

I

LES RIVAGES DES SIRÈNES

Et des lambeaux de chair humaine pendaient

– À ton tour maintenant, le musicien.

À l'appel de Jason, Orphée leva la tête, étonné.

Le chef des Argonautes avait un ton si grave pour l'inviter à embarquer parmi les derniers. Encore plus grave pour lui rappeler sa place sur le pont :

– Reste à la proue surtout. Bientôt nous aurons besoin de toi.

Comme Orphée, du bas de l'échelle de corde, le regardait d'un air interrogateur, Jason poursuivit avec une étrange solennité :

– Tu as su calmer les plus épouvantables tempêtes. Tu as retrouvé notre route en

lisant dans les étoiles. Et maintenant, toi seul...

Jason se tut. Mais son visage restait empreint de crainte. Orphée ne comprenait pas pourquoi : la navigation avait été si facile depuis plusieurs jours. Quand les vents faiblissaient, les fils de Borée faisaient appel à leur père, et les voiles se gonflaient à nouveau. Chacun s'adonnait à la tâche avec une telle énergie !

C'était qu'après des mois, le grand voyage du navire touchait à sa fin. Et les Argonautes ramenaient la Toison d'or pour laquelle ils étaient partis en Colchide :

— Grâce à elle, tu vas pouvoir te venger, rappela Orphée en mettant le pied sur le pont. Regarde comme elle brille.

En cette heure, la peau du béliet étincelait à sa place habituelle, suspendue près de la statue faite du chêne de Dodone. Et les premiers rayons du soleil paraissaient prendre plaisir à se refléter sur elle, faisant miroiter sa

longue laine d'or qui tombait jusqu'au plancher du tillac.

— Tu vois bien, ajouta le poète, chacun n'a plus qu'une envie : retrouver son pays et les siens.

À peine montés à bord, les derniers rameurs s'étaient installés à leurs sièges pour faire filer le navire, sans attendre que la lyre d'Orphée leur donnât la cadence. Leurs sourires étaient pleins d'entrain et reposés. La dernière escale, une île vide d'humains mais riche, leur avait offert à profusion coquillages, rivières fraîches et bains. Sous les bancs, les outres étaient désormais remplies de l'eau douce de cascades. Dans les amphores, du vin restait en abondance.

Quelques hommes rangeaient encore des provisions : des branches de tilleuls, de lauriers, des fruits d'arbousiers et des baies sauvages, des stères de bois sec. Quatre chèvres noires et blanches, embarquées vivantes, couraient çà et

là sur le pont, refusant de se laisser attraper et traire. Elles passaient entre les jambes des Boréades, au milieu de leurs éclats de rire qui résonnaient dans le petit matin :

– Fini le poisson cru. Pour le dîner, au menu, de la viande enfin ! Et à foison !

– Pas aussi bonne que la chair bien salée d'un sanglier. Mais enfin !

– Moi, j'en ai l'eau à la bouche.

Orphée n'éprouvait qu'un horrible sentiment de dégoût. Depuis des mois, rien n'avait pu l'obliger à se nourrir d'animaux. Et malgré l'admiration de ses compagnons de bord en toute autre occasion, ils en plaisantaient souvent :

– Pas pour toi, rassure-toi. Nous savons que tu n'y toucheras pas...

– Quitte à mourir de faim ! Tu vénères trop ces bêtes pour les manger, d'accord. Mais accorde-nous le plaisir de nous en régaler.

– Personne n'a pu te ramener de miel pour enduire tes fruits. Aucune ruche, aucune trace humaine.

— De toute façon, rétorqua l'aîné des fils de Borée, je ne pense pas que les apiculteurs soient nombreux par ici.

Leurs moqueries sur son régime alimentaire, Orphée y était habitué. Il ne les écoutait que d'une oreille distraite, davantage préoccupé par le front plissé de Jason qui arpentait en tous sens la proue du navire.

Que redoutait donc tant le chef des Argonautes ?

Se laissait-il impressionner par les rumeurs qui circulaient sur Médée, la Colchidienne, malgré le soin avec lequel elle se tenait à l'écart, dans la cale du navire la plupart du temps ?

Comme s'il lisait dans les yeux d'Orphée les questions qu'il n'osait lui poser, Jason s'assit à ses côtés sur le bastingage :

— Dangereuse, Médée ? Mais non ! Tu n'ignores pas le bien qu'elle veut aux Grecs, ni l'aide qu'elle m'a apportée dans mon com-

bat contre les taureaux d'airain. Souviens-toi aussi de l'hydre.

Orphée acquiesça. Il avait, bien sûr, toujours en tête la grande grotte de Colchide, le serpent monstrueux qui en gardait l'entrée, interdisant l'accès à la toison dorée.

— Sans Médée, je n'aurais pu m'en emparer. Sans toi non plus. Notre musicien et notre prêtre.

Jason s'interrompt un instant. Puis, d'un air mystérieux :

— Tout ça, c'est du passé. Une nouvelle grande épreuve approche, selon Idmon. Il n'est pas devin pour rien. Et cette fois, notre sort dépendra de toi. Toi seul. Dans les heures à venir, si tu n'interviens pas, aucun de nos hommes ne s'en sortira vivant. Moi le premier, serai-je capable de résister ?

Encore plus sourdement, il reprit en caressant la peau du bélier :

— Mais tu seras là...

— Là pour quoi ? s'enquit Orphée tout en

commençant de rajuster les cordes de sa lyre, souvent distendues par l'humidité apportée par les embruns de la mer.

– Dès le début de l'après-midi, nous allons approcher de l'île des Sirènes. Le soleil sera alors au sommet de sa course. Tu devras empêcher nos compagnons d'écouter leurs chants. Les distraire.

«C'est vrai que nous en avons déjà trop perdu», constatait Orphée à la vue des places vides aux avirons. Beaucoup n'étaient plus là, morts dans l'expédition ou abandonnés en cours de route. Près d'une dizaine de disparitions au total. Mais restaient le courage sans pareil de Castor et Pollux, la vaillance d'Eurytos et de tant d'autres. Et, en dépit des tempêtes traversées, le navire restait comme neuf: avec sa proue bleue couleur de nuit, ses mâts de sapin, ses immenses voiles qui venaient d'être hissées pour soulager les rameurs.

«Mais tant de morts pour une toison

dorée ! Décidément les richesses des hommes ne m'intéressent pas. Ni le pouvoir, ni les honneurs », songea Orphée, sentant ce qui le séparait de ceux qui l'entouraient.

Les distraire ?

À quoi bon ! Ils savaient si bien le faire par eux-mêmes. Inépuisables qu'ils étaient pour raconter les épisodes de leur expédition. Comme les jours où les vents favorisaient l'avancée du bateau, ceux des Argonautes qui restaient inactifs se livraient à leur jeu préféré :

– Quel a été le plus grand moment pour vous ? lançait l'un.

Chacun y allait alors du sien, évoquait leur départ précipité de l'île des Délices, ses femmes qu'ils avaient délivrées de leurs odeurs repoussantes :

– Grâce à nous, elles ont ramené leurs maris dans leurs lits.

Ou c'était la lutte contre le roi des Bébryces ? son crâne défoncé par Pollux :

– Tu n’y es pas allé de main morte ! ne manquait jamais de commenter Eurytos. La cervelle lui a giclé par les oreilles, les narines. Le plafond du palais en a été tout éclaboussé !

Les demandes inquiètes de Jason étaient-elles arrivées aux oreilles de ses compagnons ? C’était vers ses exploits de poète, tellement moins guerriers que les leurs, qu’ils revenaient :

– Mon moment préféré ? commençait Eurytos en dégustant le lait encore tiède d’une chèvre qu’il avait réussi à attraper.

– Eh bien, moi, interrompit le cadet des Boréades, il y en a un que j’adore : le chant d’Orphée devant la caverne du bélier.

– Vous avez eu la veine, Pollux et toi, de faire partie de l’expédition. Aujourd’hui, nous avons le temps. Alors vas-y, Castor, raconte !

– Son chant ? Si j’essayais, les fonds marins en frémissaient. Je n’ai pas ses accents de miel !

Orphée ne put retenir un sourire.

Décidément il aimait ce mélange de

sérieux et d'humour chez Castor et son jumeau. Parfois, malgré ses vingt ans, il se sentait vieux face à eux. Mais leur complicité l'émerveillait. Et la gaieté dont elle s'entourait. Toujours ensemble ! Toujours prêts à voler au secours l'un de l'autre ! Il y avait tout à parier que Pollux n'attendrait pas longtemps pour arracher son frère aux demandes insistantes des autres Argonautes sur la lutte contre l'hydre :

– On veut les détails !

– Le tremblement de la terre quand sa mâchoire s'est affaissée.

– Oui. Redis-nous l'instant où la grosse bête s'est endormie, supplia l'aîné des Boréades. Comme par magie.

Par magie !

Orphée n'était plus surpris de la méconnaissance de ses compagnons face à ses pratiques rituelles. Il ne voulait pas intervenir. Encore moins leur confier l'incertitude dans laquelle il avait attendu le résultat de son

chant; ni ses craintes en voyant surgir tout à coup de la terre Hécate, suivie de près par les Erinyes.

– L'immolation des chiens avait aussi fait son effet, commenta Eurytos.

Une fois de plus, Orphée revivait à travers le récit de Pollux les moindres détails de la cérémonie. Les trois chiots au poil noir égor-gés par Médée. Le sang sombre, encore chaud, qui avait jailli de leurs têtes tranchées et coulé à flots au fond du trou creusé dans le sable blanc. L'avidité avec laquelle les êtres infernaux, attirés par le liquide fumant, étaient venus boire. Puis la hâte de la Col-chidienne pour jeter, dans un feu allumé à quelques pas de là, les membres des animaux, répandant tout autour leurs viscères sangui-nolents, mêlés d'eau :

– Quelle horrible mixture! coupa une voix qui dissimulait difficilement sa peur.

– Elle a fait ça très bien sûrement! ren-chérit une autre.

— À merveille, tu veux dire. Elle a la main ! Elle s'est entraînée sur des humains peut-être, marmonna Eurytos.

« Quelle peur ils ont d'elle ! » songea Orphée.

Tous se taisaient.

— Hermès passe !

Orphée s'étonnait de l'expression sur les lèvres de Castor. Il l'avait découverte à bord de l'*Argo*. Chez lui, en Thrace, personne ne l'employait, même quand un silence s'éternisait au milieu d'une discussion.

— Et après ? interrogea Calais.

Après, se souvenait Orphée, c'était lui qui avait bourré de vitriol et de racines rouges les ventres vides des chiots ; puis appelé de son chant le Sommeil sur l'hydre. Le premier sacrifice animal auquel il avait accepté de participer !

— En tout cas, Hécate et ses Érinyes sont bel et bien venues à votre secours, lança Calais en se tournant brusquement vers lui.

Hermès repassa, plus lentement encore, sans sandales ailées cette fois.

L'appui des Érinyes ! Le Boréade avait raison.

Chaque fois qu'il y repensait, Orphée frémissait.

Oui, il avait demandé l'aide des divinités infernales. Remontant de l'abîme noir où nul ne sourit jamais, elles avaient répondu à son appel. Mais qu'allaient-elles exiger de lui ? Quelle épreuve lui imposeraient-elles en retour ?

— La mâchoire de l'hydre était devenue calme, mais calme ! concluait Castor d'une voix émerveillée. Apaisée, elle dormait. Plus de gardienne et...

Il s'arrête net.

Une brise vient de se lever, brûlante et glacée tout à la fois, malgré le plein été, le soleil qui continue à briller. Puis, surgi de la partie gauche du ciel, un triangle d'oiseaux noirs passe à tire-d'aile très haut au-dessus du

navire. Ils paraissent s'immobiliser quelques instants, en détachant leurs formes sombres sur le disque solaire, puis reprennent leur vol dans la même direction.

Un mauvais présage pour la suite de leur voyage?

Aux côtés d'Orphée, les hommes saisis par le froid s'emmitouflent dans leurs vêtements. Lui-même serre instinctivement la ceinture de sa longue tunique blanche :

— Étrange. Jamais vu ça! s'écrient en chœur Castor et Pollux.

Le vent qui souffle désormais n'a rien d'un vent ordinaire. Il n'arrive qu'à peine à gonfler les plus petites voiles. Presque aussitôt, avant même que les rameurs de réserve aient regagné leurs avirons, le bateau change de cap, comme attiré par le lieu d'où parvient l'air glacé. À la poupe, le pilote baisse les bras en signe d'impuissance : le gouvernail modifie de lui-même sa direction et la barre n'a plus la moindre prise sur lui!

– L'île d'Anthémoessa? s'enquiert un des Boréades, le regard posé sur le rivage qui se dessine au loin.

– Prépare-toi, supplie le chef des Argonautes en direction d'Orphée. Il faut à tout prix les empêcher de nous entraîner de ce côté-là.

– Le moment n'est pas encore venu, Jason. Patiente quelques instants. Pour agir mieux, je dois entendre les voix des Sirènes.

Tout en s'asseyant à leurs bancs, les hommes harcelaient de leurs questions Lyncée :

– Tes yeux sont toujours aussi bons?

– Tu acceptes de nous en faire profiter?

– Qu'est-ce que tu aperçois? Décris-nous...

– Ce que je vois? Vous devez vous en méfier. Des plages d'une blancheur éclatante. La belle île aux fleurs. Oh! elle porte bien son nom. Pas d'obstacles pour empêcher d'y accoster. Seuls de petits rochers. Des femmes

y font le guet, mains tendues, cheveux dénoués.

Puis d'une voix plus forte :

— Attention à vous. Elles ont beau promettre qu'on repart de chez elles le cœur chargé de savoir et de joie. Personne n'a jamais pu quitter leurs rives. D'ailleurs...

Lyncée avait-il besoin de formuler la fin de sa phrase ?

Tous avaient en tête la vision des amoncellements terrifiants au pied de leurs observatoires : des tas d'ossements très blancs et de corps encore frais auxquels, disait-on, restaient à demi collés des bouts de chair humaine, joues, ventres ou cuisses, qui tremblotaient dans le vent et lentement se putréfiaient.

— Oui ! reprit Lyncée. Les cadavres de leurs victimes. Tous ceux qui n'ont pu résister à leur appel. Car près d'elles, c'est la mort assurée. Sans enterrement possible. Sans gloire. Corps décomposés à l'air libre, offerts à l'appétit des vautours.

Chacun frissonna.

– Dès qu’elles vont chanter...

– À quoi bon tant de mises en garde?

Rien n’y fait, soupira Orphée devant les sourires radieux qui éclairaient les visages des Argonautes à la seule pensée des mélodies prêtes à s’élever.

Déjà les premières notes résonnaient.

Déjà les hommes ramaient à qui mieux mieux pour se rapprocher des rivages enchantés.

«C’est le moment.» Sans attendre une seconde de plus, Orphée s’empara de sa lyre. Il sentit ses doigts plus agiles que jamais. Son plectre lui semblait faire résonner les cordes avec une vivacité décuplée. Des mots lui venaient aux lèvres, qui disaient la puissance de Poséidon. Puis, comme chaque fois qu’il jouait, il se laissa emporter dans un autre monde où rien de l’univers humain ne lui parvenait. Ses compagnons, leur désir déses-

péré de l'île, les craintes de Jason. Tout s'était évanoui.

Il n'aurait su dire combien cela dura.

Il fut ramené à la réalité par la main de Castor posée affectueusement sur son épaule. Il éprouvait une fatigue immense.

– Ô mon ami, tu nous a sauvés, s'écria Pollux.

– Regarde, mais regarde-nous, Orphée, reprit son jumeau.

Lyncée hochait lentement la tête :

– Seul Boutès a plongé. Quelques instants encore et il sera au pied des rochers. Nous ne pouvons l'aider.

Et Orphée voyait comme lui la tête de leur compagnon émerger de temps à autre des vagues.

– Mais aucun autre homme n'a quitté ses avirons. L'île est loin désormais !

*
* *

Ils étaient tous debout autour de lui :

– D’abord, le vent est tombé. Plus le moindre souffle d’air. Seule leur mélodie...

– Mais Orphée, tu as chanté mieux qu’elles!

– Elles en ont blêmi.

– Sans toi, nous leur aurions laissé notre peau.

– Et nos os. Sans nerfs. Réduits à l’état de squelettes. Comme tant de malheureux!

– Elles bégayaient, carrément, je peux te l’assurer, ajouta Pollux en souriant, tandis qu’e, derrière lui, Lyncée rectifiait avec fermeté.

– Mais non, Orphée. Ce n’est pas ça du tout.

D’un même mouvement, tous se retournèrent :

– Tu avais à peine commencé : une en a lâché sa lyre, l’autre sa flûte. Et elles se sont tues. Comme si le jour de leur mort était arrivé. Nous sommes les premiers à pouvoir nous vanter d’avoir entendu le silence des Sirènes!

– Faux, Orphée, complètement faux. Tu as brouillé leur chant!

Une nouvelle dispute allait-elle éclater entre les hommes? Était-ce pour l'éviter qu'Idmon s'adressait à eux, le regard brillant de lumière prophétique :

— D'autres voyageurs viendront. Ils seront obligés de se mettre de la cire dans les oreilles, ou de se faire ligoter au mât pour être sûrs de ne pas nager vers elles.

À ces évocations, les Argonautes retrouvèrent leur bonne humeur. Grâce à leur poète, eux-mêmes avaient pu rester debout sur le pont, ou assis à leurs bancs sans avoir besoin d'être retenus par des cordages.

— Nous ne jetterons l'ancre que ce soir. Reprenez les rames, vite. Tous, sauf ceux qui hissent les voiles! ordonna Jason.

Seul près d'Orphée, il demeura songeur quelques instants :

— Triompher des Sirènes, c'était là l'exploit annoncé par Idmon. J'osais à peine y croire. La puissance de ta musique sait donc s'exercer même sur les jeunes filles de la mort?

Puis, après un nouveau moment de silence troublé par les premiers claquements du vent dans la grand-voile :

– Une victoire pareille ! N’as-tu pas quelque crainte ?

Orphée tressaillit.

Le chef des Argonautes ignorait les liens familiaux qui l’unissaient aux Sirènes, les filles de Terpsichore, ses cousines en quelque sorte. Mais il venait de formuler les pensées qui s’agitaient obscurément dans la tête d’Orphée et lui rappelaient les craintes de sa mère Calliope devant la puissance de son chant : « Tu as un don extraordinaire, mais dangereux. »

– La dernière grande épreuve de l’*Argo* est passée ! soupira Jason.

« Pour moi, peut-être est-ce la première », songea Orphée. Il pressentait obscurément que de nouvelles rencontres l’attendaient. Elles prirent un instant le visage de jeunes filles aussi attirantes que terribles. La vision disparut, comme engloutie dans les flots de la

mer, pendant que les dernière voiles étaient tendues pour écarter plus rapidement le bateau des rivages sombres et de leurs monceaux de cadavres.

Orphée se passa lentement la main sur les yeux.

« Il y a d'autres contrées ténébreuses plus inquiétantes que celle-ci », murmurait en lui une voix. Une autre renchérisait : « Un pays sans aucun soleil. » Mais sans qu'il pût deviner qu'une nouvelle expédition l'y amènerait, seul cette fois. Qu'elle constituerait la grande aventure de son existence, la plus héroïque. Et auprès d'elle, l'histoire vécue avec les Argonautes ne serait rien. Ou si peu.

II

LA MER DE FEU

Entre Charybde et Scylla

— Que chantent-ils donc ?

— C'est toi qui me poses la question, Orphée ! Tu ne reconnais pas l'air ! répliqua Castor, visiblement touché par le spectacle qui les entourait.

Le bateau s'éveillait dans une immense douceur au milieu des mouettes qui picoraient les restes de chèvres grillées. Sifflant ou fredonnant, les hommes du pont avaient aux lèvres la même mélodie. Et la lenteur de leurs gestes pour relever les amarres disait qu'ils avaient encore un pied dans la journée de la veille.

— Un tournoi de chants comme celui que tu nous as offert, ça ne peut s'oublier en une nuit ! répétait Pollux des heures plus tard avec nostalgie, tandis que le navire s'avancait sur les flots au rythme des accents des rameurs.

Il n'y avait qu'Erginos qui semblait tourmenté :

— Plus vite ! lança-t-il tout à coup en direction de ceux qui maniaient les agrès pour emplir davantage les voiles.

Orphée jeta un coup d'œil inquiet vers le pilote.

Au même moment, il aperçut derrière lui une masse de nuages à l'horizon. Opaque, sombre, elle semblait gonflée de tempêtes et de bourrasques qui ne demandaient qu'à se déverser sur le navire. Plus près, d'énormes masses de rochers dressaient vers le ciel d'un air menaçant leurs pointes hérissées.

L'île des Sirènes, la dernière épreuve des Argonautes ?

En dépit des paroles rassurantes de Jason, Orphée eut la certitude que sa mission à bord n'était pas terminée. Il lui suffisait de voir les moutons blancs disséminés sur la masse des flots : bientôt ils allaient faire place à de grosses vagues qui secoueraient en tous sens le bateau et jetteraient sur lui leurs paquets d'eau.

— Le détour par le sud serait bien trop long. Vous comprenez par quel détroit nous allons être obligés de passer, et ce que ça signifie, répétait le pilote d'une voix blême.

S'ils comprenaient !

Comment allaient-ils affronter le carrefour marin le plus dangereux qui fût au monde et le choix qui les y attendait ? D'un côté, Charybde le vomissant ; de l'autre, les falaises à pic de Scylla. Entre les deux : les Planctes ! les îles errantes ! leurs tempêtes dans lesquelles le volcan proche crachait à intervalles réguliers ses entrailles brûlantes...

— Nous emprunterons le passage du milieu.

Le ton d'Erginos n'admettait pas de réplique.

— Mais la voie est encore pire, risqua pourtant Jason. Le corridor est si étroit et...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. En un instant, la mer avait pris une couleur de plomb en ébullition. Des lueurs semblables à de petites flammes couraient en tous sens. Déjà les vagues soulevaient l'*Argo* à des hauteurs extraordinaires, laissant découvrir au sommet de chaque crête des exhalaisons de feu. Le soleil parut accélérer sa course. Presque aussitôt une fumée obscure le voila. Autour d'eux, tout ne fut qu'un immense et ténébreux champ de bataille sur lequel les vents soufflaient avec rage.

Le combat avec les éléments déchaînés avait commencé. Chacun des Argonautes s'accrochait à son aviron, désespéré de son inefficacité. Le navire tournait sur lui-même, basculant de tout côté.

— Ô Thétis, toi qui protèges Jason, viens

à notre aide, murmura Orphée, la main crispée sur sa lyre. Ouvrez-nous la voie.

Le bouillonnement des flots se calma progressivement.

Comme emporté par une main invisible, le bateau fila le long des rochers errants. La fraîcheur revint sur la mer, mais celle-ci restait entourée d'un brouillard opaque.

— Nous sommes sortis des passes, ça y est. Dans quelle direction avancer maintenant ? Nous avons perdu tout repère, maugréait le pilote.

Mais le ciel à son tour se vida de ses nuages, laissant apparaître la voûte stellaire dans une pureté splendide. Orphée retrouva la place des étoiles et guida leur route. Et les Argonautes s'émerveillaient des dauphins qui les escortaient en bondissant, sans souci des mouettes joueuses installées sur leur dos.

*
* *

Bientôt la Grèce, annonça triomphalement Lyncée peu après.

Dans la clarté de la lune, les premières plages se laissaient deviner à l'horizon. Orphée les regardait avec des sentiments mêlés. Il allait retrouver sa Thrace mais quitter ses compagnons et cette mer dont il avait appris à aimer les caprices, les houles, l'immense paix parfois dans la nuit.

C'est alors qu'il vit Médée se diriger vers lui.

Qu'allait-elle lui dire après tous ces jours où elle fuyait le pont, les hommes qui avaient à la bouche les pires mots pour la désigner ?

— Tu vas être un des premiers à descendre, Orphée. Nous allons en laisser d'autres sur le continent. Nous continuerons, en contournant la côte vers la Thessalie. Il nous faut être peu nombreux pour arriver à Iolcos. Le plus discrets possible.

Comme pour cacher son émotion, elle jouait avec la fibule dorée qui retenait sa cape :

— Ta présence va manquer à Jason. À

moi aussi. J'ai l'impression que tu me comprends.

– Peut-être parce que nous sommes tous deux originaires des contrées du Grand Nord?

– Surtout parce que tu crois comme moi au pouvoir des mots et de la musique.

Puis, visiblement inquiète à l'idée qu'on pourrait l'entendre, elle baissa la voix :

– Idmon m'a prédit des choses effrayantes. Nos sorts seront fort différents, mais des épreuves terribles t'attendent aussi. Je le sens. Tu sais que le Sommeil, que tu as invoqué devant la caverne, est le frère de la Mort. De celui que, chez vous, on appelle le Trépas!

Orphée retrouva un instant ses peurs d'enfant quand, la nuit venue, il repoussait l'instant de s'endormir, terrifié par la même question : « Et si demain je ne me réveillais pas ? » Il regarda Médée, sans trop avoir envie de comprendre pourquoi elle évoquait cela.

Mais, tout en renouant sa longue chevelure noire, celle-ci s'obstina :

– Devant la caverne de l'hydre, tu as bien vu les regards que les divinités infernales t'ont lancés, avant de repartir dans le monde des morts ?

Puis, détachant un mot après l'autre dans l'air cristallin :

– Comme si elles te donnaient rendez-vous.

« Un rendez-vous inquiétant ! Elle aussi a deviné que des expéditions, des années beaucoup plus tumultueuses m'attendent ? Décidément cette femme est étonnante. »

Ils s'assirent, côte à côte. Sur le rivage, en surplomb des plages, des sommets violets et blancs se détachaient :

– Ce n'est pas encore ta Thrace, Orphée. Mais bientôt !

Sa Thrace ? À l'intonation de Médée, Orphée devinait qu'elle comprenait son amour pour sa contrée, insensible à ce que les

Argonautes racontaient sur le froid glacé qui y régnait, la sauvagerie de ses habitants, les Bistoniens, les Odryses, les Cicones, toujours prêts à la guerre. Toujours désireux de sauter sur leurs javelots. Il laissait dire ses compagnons. Pour lui, ce pays était tellement autre chose, avec sa nature splendide. Ses rivières, son Pénée. Sa chère montagne d'Ismaros. D'ailleurs n'était-elle pas la plus proche de l'Olympe, le séjour des dieux ?

— J'aimerais, murmura Médée comme pour elle-même, je crois, oui, que j'aimerais ce pays autant que toi.

Et plus sourdement encore :

— Davantage peut-être que la Thessalie où Jason m'emmène. Mais tu sais ma passion pour lui. Son pays, quel qu'il soit, sera le mien.

III

LE VENIN DU SERPENT

L'homme au crâne rasé

Dès qu'il eut mis pied à terre, Orphée n'eut plus qu'une hâte : regagner son village et ses monts.

Il regarda l'*Argo* s'éloigner et les mains s'agiter en sa direction. Aux autres étapes, ses compagnons seraient attendus. Lui, personne n'était venu l'accueillir. Ni son frère Linos, ni Calliope sa mère, toujours trop occupés pour faire ce long voyage vers la mer. Et son père devenait si vieux ! Mais Orphée conservait l'espoir de le prendre bientôt dans ses bras. « Oui, il n'a pu quitter la maison, il sera là ! » se répétait-il tout en se sentant des ailes pour

traverser les terres qui le séparaient de Pim-pleia. « Avec l'été, tout est plus facile. La marche ne me fait pas peur. Si je trouve des mulets, ce sera encore mieux. Mes bagages sont si peu lourds. »

Après ces mois de navigation, le voyage terrestre lui parut un enchantement. Les plaines succédaient aux montagnes, et il redécouvrait le plaisir de dormir seul à l'abri dans les forêts, dans des grottes au creux des rochers ou au bord de rivières.

— Allez vite prévenir mon père, cria Orphée à une bande de gamins qui se précipitaient à sa rencontre à la sortie des faubourgs de Dion.

Tandis qu'ils filaient comme des flèches, il releva la tête.

Sur le flanc de la colline, au seuil d'une porte surplombée de glycine, le vieil Œagre l'attendait déjà bras grands ouverts. Orphée accéléra le pas, un œil sur la maison au toit

plat dont la partie gauche s'affaissait dangereusement. «Et personne ne l'a réparé. Rien n'a changé, pensa-t-il en respirant l'air à pleines narines. Mais le parfum de toutes ces fleurs, j'avais oublié.»

— Comme tu m'as manqué ! Tant de mois sans toi. Ta mère n'est pas à la maison. Encore par monts et par vaux.

Œagre souriait.

Et Orphée savait que son sourire était moins fait d'agacement que de tendresse :

— Père, quand on a choisi d'épouser une Muse, on sait à quoi s'attendre. Calliope est appelée à tous les coins de la terre !

— Et moi, est-ce que je la sollicite à chaque instant ? Le plus discret des maris. Toi non plus d'ailleurs...

— Eh bien ! moi-même, figure-toi que j'ai eu besoin d'elle, il y a peu de temps. Sans son intervention, tous les Argonautes auraient été portés disparus. Je suis sûr que c'est elle qui a guidé mes doigts et mes lèvres.

Comme son père semblait ne rien comprendre, Orphée lui raconta sa rencontre avec les Sirènes. Et il eut à nouveau en tête la vision de leur rivage de mort, de l'amoncellement des cadavres. Une longue ride plissa aussi le front d'Œagre :

— Vaincues dans leur chant par le pouvoir de ta lyre ! Mais n'as-tu pas quelque crainte maintenant ?

« Les paroles de Jason, presque mot pour mot. » Orphée tressaillit tandis que le vieil homme s'exclamait d'un ton qu'il voulait gai :

— Tu tiens vraiment de ta mère. Et de ta grand-mère. Les dons de Mnémosyne sont passés en toi, et dans ton frère. Déjà, petits, vous...

Orphée l'interrompit avec affection. Œagre était si intarissable pour rappeler dans les plus menus détails les histoires de leur enfance :

— Mon frère ? Mais où est-il ? Où est Linos ?

– Occupé comme toujours à ses cours de lyre. Oh, tu vas voir. Tout sage qu'il est aux yeux des hommes, il n'a pas gagné en patience dès qu'il est question de musique. En ton absence, il a décidé de remplacer les cordes de lin par des boyaux de vache. Mais ses élèves sont, dit-il, toujours aussi mauvais. Rien ne va jamais avec eux. Il est si exigeant. Contre Héraclès même, tu t'en souviens, on l'entendait crier. Il le frappait parfois et...

De la maison voisine leur parvinrent des éclats de voix pleins de colère. Oui, il allait retrouver Linos égal à lui-même. Bouillant. Incapable de supporter la moindre erreur des gamins :

– Des fautes de rythme encore et toujours, expliqua son frère aîné dès qu'Orphée entra dans la pièce.

Malgré les mois passés, ils allaient reprendre leur discussion comme s'ils l'avaient abandonnée la veille :

– Que veux-tu, Linos? Ils n'ont pas la chance d'avoir ça comme nous dans la peau et dans le sang. Quand Calliope nous portait en elle, notre cœur battait déjà au rythme de ses chants...

– Mais ces parents qui veulent que leurs enfants jouent de la lyre, interrompt Linos. Ils en font une obligation. Même si les gosses n'en ont pas la moindre envie.

– Le monde autour de nous paraît à certains trop rude, tenta d'expliquer Orphée. Nous, nous savons la poésie de la nature, l'organisation des sphères célestes.

– C'est vrai, reconnut Linos.

Il fit un signe à son élève, qui semblait ravi: le retour de l'Argonaute allait mettre fin à son supplice!

«Notre don pour la musique est une affaire de famille, oui. Mais comme nous sommes différents, songeait Orphée en regardant l'enfant ranger à toute vitesse ses affaires. Moi, je n'ai jamais eu la moindre

désir d'enseigner. Transformer la musique en une tâche ingrate ! Interrompre le déroulement des mélodies par des cris, des reproches ! Je préfère mes chênes, les bêtes sauvages. »

Il les retrouva.

Il retrouva sa vie d'avant, partagée entre la solitude et son enseignement dans les temples voisins. Et les jours se suivaient, heureux et semblables. Les nuits aussi, où il observait le cours familial de ses étoiles, qui lui rappelait comme le ciel était différent en Colchide.

Parfois seulement les paroles de Médée, le rire des Érinyes infernales tambourinaient dans ses tempes. Et une inquiétude sourde l'envahissait.

— Mon rôle n'est pas celui de Linos, père, rappela un soir Orphée pour le préparer à une nouvelle séparation, pas pour longtemps cette fois. Guider non les bateaux, mais les humains : voilà ma vraie mission. D'autres lieux m'appellent.

– Depuis ton séjour en Égypte? interrogea timidement CÉagre qui savait de quel secret son fils et ses disciples s’entouraient.

– Oui, tu n’ignores pas que Dionysos a droit à bien peu d’égards. Hécate aussi doit avoir ses mystères. L’île d’Égine n’est pas loin, rassure-toi, et c’est là...

– Hécate!

CÉagre hochait la tête anxieusement.

Ses sourcils froncés disaient à Orphée qu’il avait en tête les chiens hurlants de la déesse, les terribles sacrifices accomplis pour elle à la lumière trouble de la lune.

– Une divinité de la nuit et des fantômes, elle n’est pas que cela. Je dois enseigner aux hommes son vrai visage, conclut-il en entourant affectueusement son père de ses bras.

*
* *

– Mais que va-t-il donc m’arriver?

Orphée ne pouvait s’empêcher de s’étonner de l’émotion inhabituelle qui lui faisait

battre le cœur. Après les semaines passées à Égine, il y avait bien le bonheur de retrouver ses clairières, son vallon qu'il allait pouvoir arpenter seul. Mais rien de tout cela ne suffisait à expliquer le trouble grandissant qui était le sien.

Arrivé près des vignes d'Œagre, il posa autour de lui un long regard. Personne !

Il n'avait pas gratté deux accords sur sa lyre qu'à nouveau il sentit qu'on l'observait. Quelqu'un était là. Mais qui ? Il se leva d'un bond et s'approcha de la rivière. Que lui voulait donc cette jeune fille, venue se baigner sans personne avec elle ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

À son grand étonnement, elle ne lui répondit que par une question très douce et très calme :

— Tu as vu ce qui s'est produit autour de toi : la nature sous le charme, au premier de tes accords ? Tu es bien Orphée, le chantre ?

Il la regarda.

Ses cheveux blonds entouraient un visage resplendissant de beauté et des yeux azur qui pétillaient. Elle devait avoir quinze ans. Seize tout au plus.

– Et toi, répliqua-t-il enfin. Qui es-tu ?
Qui sont tes parents ?

– Tu ne sais pas ?

Puis, sur le même ton joyeux :

– Est-ce que tu adores autant que moi les énigmes familiales ? Celle-là par exemple : *C'est la fille de sa mère et la mère est fille de sa fille.* Alors, Orphée, tu donnes ta langue au chat ?

– La journée et la nuit, s'entendit-il répondre, sans cesser de penser que cette fille était vraiment étrange : elle paraissait ne savoir répondre aux questions que par de nouvelles questions ou des devinettes ! Il décida de l'interroger à son tour. Peut-être arriverait-il à lui faire perdre son aplomb :

– *Je nais immense. Au milieu de ma vie, je suis toute petite. Près de disparaître je redeviens gigantesque. Qui suis-je ?*

Mais la jeune fille s'écria aussitôt :

— L'ombre !

— Tiens... tu n'as pas posé de questions cette fois ! J'ai gagné !

Orphée sourit à son tour. Étonné de retrouver avec elle si brusquement l'insouciance de son enfance. Plus émerveillé encore de ce que les devinettes de sa compagne aient tourné ainsi autour des ténèbres et de la lumière, de tout ce qui le préoccupait. Mais dans une telle gaieté !

La nuit commençait à tomber :

— Déjà ! Je vais rentrer. Mon nom est Eurydice.

— Où puis-je te revoir ?

— Ici bien sûr. Demain, au début de l'après-midi.

Les jours suivants furent, par leur douceur, à l'image de celui de leur rencontre. Mais Eurydice arrêta de parler par questions. Elle lui raconta sa propre enfance, sa passion de

la forêt. Elle en savait peu sur lui, sur les prêtres qu'il formait pour Apollon ou Dionysos, les cultes qu'il essayait d'introduire en Thrace.

– Des mystères ! Je sais. Ne t'inquiète pas. Je ne te poserai aucune question cette fois. Silence ! ajouta-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

Puis :

– Tu es si différent des autres garçons, Orphée. La plupart utilisent la musique pour leurs conquêtes amoureuses. Quelques grattements de cithare et les filles sont à leurs genoux. Toi, ce sont les bêtes sauvages. Les dons de ta mère, je sais.

Orphée aimait écouter la jeune fille, la suivre vers ses lieux de promenade préférés ou la guider vers les siens. Parfois, il prenait plaisir à lui expliquer ses idées sur l'origine du monde :

– Mais je suis jeune encore, Eurydice. J'ai encore tant à apprendre.

Pourtant il y avait un moment, toujours le même, où il voyait le visage de la jeune fille s'assombrir. C'était celui où leur chemin longeait un grand champ rempli de ruches.

— Le domaine d'Aristée, murmura-t-elle un jour, en accélérant le pas. La part d'ombre de ma vie.

Et Orphée comprit qu'il ne devait pas la questionner davantage sur cet homme de son passé. De son passé? Était-ce bien sûr?

Un après-midi, Orphée avait cru le voir, caché derrière un bosquet, occupé à épier Eurydice. Un autre, il contemplait avec émerveillement l'eau limpide. Tout s'y reflétait. Le visage lumineux de sa compagne, le sien, les feuillages des chênes au-dessus d'eux. Soudain, un crâne nu et un œil s'étaient dessinés à la surface de la rivière. Aristée? Il n'eut pas le temps de relever la tête. Une légère risée avait tout dissipé.

— Il est fiancé à la fille du roi de Thèbes, avait ajouté pour le rassurer Eurydice, qui

lisait la plupart de ses pensées. Il quittera la Thrace dès l'automne.

– Qu'y a-t-il donc, mon fils?

Ce qu'il y avait? Orphée devinait que le vieil Œagre le savait. Qu'aurait-il d'ailleurs pu lui répondre? «Même si je mettais bout à bout la douceur de nos rencontres, le besoin que j'ai d'elle à tout instant, de l'entendre, de lui parler, le résultat ne pourrait qu'être ennuyeux. Un amour heureux, ça ne peut pas se raconter.»

Linos était plus moqueur:

– Quand tu es avec nous, tu n'es pas là.

Et un soir, avec sa brusquerie coutumière:

– Il n'y a pas trente-six solutions. Mariez-vous. Cela ne t'empêchera pas d'accomplir ton service au temple et de partir instituer de nouveaux cultes.

Puis, après un soupir en voyant arriver un dernier élève, chargé de sa cithare:

– Tes inquiétudes prendront fin.

Ses inquiétudes?

Linos connaissait-il l'existence d'Aristée?

– Tu m'énerves quand tu joues ton rôle d'aîné, rétorqua vivement Orphée pour cacher son trouble. Je n'ai pas attendu tes conseils. Les étoiles ont été les témoins de nos serments. Que veux-tu de plus? Une cérémonie pleine d'invités, un repas somptueux? Du vin, des viandes à profusion? J'ai horreur de tout ça, tu sais bien. Et Eurydice aussi.

*
* * *

– Quelle lune de miel!

Linos était visiblement ravi de sa formule résumant les mois qui venaient de s'écouler pour son frère:

– Vous êtes toujours ensemble. Moi, lorsque je trouverai femme...

– Lorsque tu seras amoureux, alors tu pourras parler!

À Linos moins encore qu'à Céagre, Orphée n'aurait os   avouer qu'il vivait une

passion sans bornes. Que parfois la nuit, quand il travaillait ou recopiait, à la lumière de la lampe à huile, un de ses derniers poèmes, il contemplait le visage d'Eurydice endormie. Et son bonheur se teintait d'anxiété. Où était-elle ? Dans quel monde, loin de lui ? Il lui était parfois venu à l'esprit de réveiller sa compagne. Mais il s'en était toujours abstenu.

Il n'avait pas pour autant renoncé à son enseignement. Au contraire ! Depuis sa rencontre avec Eurydice, il évoquait avec plus d'enthousiasme la grandeur de la marche que chaque homme devait accomplir vers la perfection et la lumière. Et puis les moments où ils se retrouvaient lui étaient une occasion supplémentaire de dire à Eurydice qu'il serait capable de tout pour elle.

- De tout ? Mais quoi par exemple ? demandait-elle parfois.

Et un jour, au bord de leur rivière :

- Déplacer les chênes, mettre les sangliers à tes pieds, endormir des hydres. Tu avais déjà

réalisé tous ces exploits avec ta lyre avant de me rencontrer. Est-ce qu'on peut imaginer quelque chose de mieux ?

Orphée hocha la tête :

– J'affronterais des épreuves plus difficiles encore.

– Plus difficiles ?

– Je ferais ce qu'aucun homme n'a jamais fait pour son amour. Si tu disparaissais, j'irais te chercher au bout du monde, fût-ce...

Il s'interrompit, bouleversé. Il venait de revoir dans sa tête les mains tendues des Sirènes aux rivages de mort et le dernier regard, en Colchide, des divinités infernales. « Non, pas cela, se murmura-t-il à lui-même. Elles ne peuvent venir m'arracher Eurydice. »

Celle-ci aborda vite un sujet moins grave :

– C'est vrai qu'avant toi la lyre n'avait que sept cordes, que tu en as rajouté deux ?

– Oui, neuf cordes. Un hommage à ma mère Calliope et à ses huit sœurs. Ma mère est ta seule rivale dans mon cœur...

— La rivale d'une Muse, répliqua gaiement Eurydice. Pas mal !

— Oui, et maintenant c'est mon amour pour toi qui guide mes doigts. Jamais je n'ai joué aussi bien.

Il s'empara de son instrument. Tout, autour d'eux, sembla se taire pour l'écouter. Dans le ciel, même les étoiles eurent l'air de cligner différemment :

— Le jour où je pourrai vivre sans toi, l'eau de notre Pénée remontera vers sa source !

Il posa sa lyre. Prit le visage d'Eurydice doucement entre ses mains et l'embrassa.

*
* *

Mais ce fut pendant une des matinées d'Orphée au temple voisin que le malheur frappa à la porte de leur existence. Avec la même soudaineté que leur amour s'y était installé.

L'aube s'était levée au-dessus de Pimpleia avec une immense douceur. Orphée assistait au départ de trois jeunes prêtres ambulants

quand un cri strident déchira la tranquillité bleue du ciel. «Eurydice!» pensa-t-il aussitôt. Oui, c'était elle. Il l'avait reconnue. Sa voix résonnait pourtant d'une souffrance qu'il ne lui avait jamais entendue.

– Eurydice, hurla-t-il.

L'écho répondit à son appel. Mais un murmure renvoyé par les forêts s'y mêlait : «Vite, Orphée, elle est en danger.»

Eurydice ! Il courait. Eurydice, je viens ! Courait à en perdre haleine. Dans la clairière, sa femme était allongée à terre. Son visage tordu de souffrance désignait à quelques pas d'elle une vipère dont l'extrémité disparaissait dans l'herbe haute. Plus loin les buissons frémissaient encore d'une silhouette au crâne rasé qui fuyait.

– Aristée ? interrogea Orphée.

Eurydice parut faire oui de la tête :

– Sauve-moi.

Il posa la bouche sur son pied, essayant d'aspirer le venin du serpent. En vain.

– Je suis perdue. Le poison commence à remonter.

Il la prit dans ses bras pour la ramener chez eux. Qu'elle était lourde ! Comme tout son corps était ankylosé !

– J'ai mal, soufflait-elle d'une voix entrecoupée. Bientôt je ne pourrai plus respirer.

Puis, tandis que son amant la déposait sur leur lit :

– Orphée, appela-t-elle plus sourdement, en essayant de tendre un bras vers lui. Ne m'abandonne pas. Je t'en supplie.

Ses lèvres tremblaient. Une larme coulait sur sa joue.

Il se pencha vers elle comme il l'avait si souvent fait durant son sommeil. Ses cheveux sentaient encore l'odeur des herbes et de l'eau de la rivière.

– Tu es si belle, chuchota-t-il malgré lui.

Les traits de la jeune femme avaient retrouvé leur apaisement. Plus aucune plainte

ne sortait de sa bouche. Elle aurait pu sembler endormie. Orphée lui embrassa les paupières dans ce geste qui bouleversait Eurydice : « Quand tu me donnes ces baisers, j'ai l'impression que le temps est suspendu. »

Il entendait sa voix. Et pourtant sa peau avait perdu sa tiédeur. Et sa bouche, ses yeux, il le savait, étaient désormais insensibles aux caresses, définitivement fermés.

Le Sommeil, frère de la Mort.

Jamais jusque-là il n'avait vraiment réalisé ce que cela signifiait !

Assis près d'elle, il essaya sa lyre. Inutilement. Eurydice était déjà très loin. Sans lui. Ailleurs.

« Son âme est libérée enfin de son enveloppe terrestre ! » lui répétait le vieil Œagre, rappelant ce qu'il enseignait à ses disciples pour les préparer à la mort. Mais face à Eurydice, l'idée ne lui était d'aucune consolation pendant qu'il enveloppait le corps de son amante, selon les usages de leur secte, d'une

longue robe blanche, ne laissant émerger du vêtement que son visage diaphane et son bras droit orné de feuillages. Oui, elle était encore plus belle que le jour de leur rencontre. « Il y a six mois à peine ! »

Toute la nuit, tandis que Linos creusait sa tombe au pied de leur chêne, Orphée resta aux côtés d'Eurydice, sa main posée sur la sienne. Incapable de réciter la moindre prière aux divinités infernales, il essaya de rallumer, par son chant, la flamme de ses yeux et la chaleur de son visage.

Puis, quand il eut transporté son corps et jeté sur lui la dernière pelletée de terre, alors seulement il se laissa aller aux larmes.

IV

LE GALET DU CENTAURE

Si Eurydice ne m'est rendue...

Aristée avait-il essayé de violer Eurydice ?

Était-ce la zone d'ombre dont celle-ci lui avait parlé avec effroi ? Ces questions rendaient plus terrible le reste. Plus jamais Eurydice ne se blottirait contre lui. Plus jamais elle ne lui montrerait la beauté des nuits. Voilà ce qu'était pour les vivants la souffrance de la mort : ces *plus jamais* qui vous laissent au cœur un vide intenable. Et elle ? Quand on était sous terre, pouvait-on encore se rappeler le monde des vivants et en pleurer ? « Oh ! Que je meure moi aussi pour être près d'elle et la consoler ! » Aussitôt il se reprochait cette pen-

sée. L'interdiction du suicide était un des éléments essentiels de son enseignement. Il devait le premier s'y conformer.

Durant des jours, il ne put quitter le lit où s'était éteinte Eurydice. Quand il ouvrait les yeux, il découvrait au-dessus de lui le visage inquiet de son père.

— Regarde ce que je t'ai préparé. Tu n'as rien avalé depuis deux jours.

Mais son corps refusait toute nourriture. Même ses fruits préférés, le miel dont *Œagre* les enveloppait ne pouvaient traverser sa gorge. Aussitôt il les vomissait.

Il aurait voulu dormir.

Lui qui avait su appeler le sommeil pour l'hydre et tant de bêtes, pour des hommes souffrants, voilà que dans son propre cas il se trouvait incapable d'accomplir la même chose. *Hypnos* le doux, le beau, qui parcourait la terre, tempes sombres mais sourire aux lèvres, en répandant l'oubli bienfaiteur, *Hypnos* se détournait de lui.

Calliope elle-même revint le veiller, les bras chargés d'herbes, la bouche emplie de chants pour calmer sa douleur. Souvent elle s'attristait :

— Je ne peux rien pour toi. Je n'ai aucune influence sur ceux d'en bas. J'ai eu trop de disputes avec certains.

Elle n'en disait pas plus. Orphée sentait qu'elle aurait tout fait pour l'aider. Mais sa tendresse restait sur lui sans effet.

Un matin, pourtant, elle fut obligée de quitter Pimpleia :

Assis devant la maison paternelle, il la regarda s'éloigner. Derrière elle, les premières neiges des montagnes fondaient. Bientôt de petites cascades se formeraient et feraient renaître la nature sur leur passage. L'approche du printemps ! Les crocus, les chardons bleus qui allaient sortir de terre. Le spectacle autrefois l'enchantait ! Mais l'idée qu'Eurydice ne serait pas là lui chavirait le cœur.

«À quoi bon mes pouvoirs, à quoi bon tant de beauté si...»

Les mots hésitèrent dans sa tête avant de s'assembler clairement: «... si Eurydice ne m'est rendue.»

Rendue?

Il sursauta. Se redressa brusquement en réalisant qu'il avait dû s'assoupir quelques instants. «Et j'ai rêvé! Et dans mon sommeil Eurydice m'appelait. Et Chiron m'aidait à la retrouver.»

Aucune présence à ses côtés pour le retenir. Oui, c'était un signe supplémentaire du destin. Il lui fallait se rendre chez le Centaure au plus vite.

Comment n'y avait-il pas pensé avant? «J'ai accepté de partir avec les Argonautes sur sa demande. Il me doit bien son aide en échange.»

Sur le long chemin qui menait à travers une succession de vallées jusqu'à l'autre de Chiron, il se répétait les mots de sa prière: «Je ne te

demande pas de guérir ma douleur. Tout médecin que tu es, tu ne pourrais pas l'apaiser.»

Arrivé devant le Centaure, il ne lui laissa pas le temps de manifester sa stupéfaction :

— Le Sommeil a refusé des nuits entières de me visiter. Hier seulement, un songe m'est arrivé. Eurydice s'était assise sur le bord de notre lit pour me rappeler ma promesse : que, si elle venait à disparaître, je serais capable d'aller la chercher au bout du monde, quel qu'il soit. J'ai tendu les bras, en essayant de la toucher. Et tu serrais mes mains dans les tiennes comme pour sceller un pacte. J'ai réalisé alors que ce n'était qu'un rêve.

— Les pièges du Sommeil possibles, rétorqua vivement Chiron d'un air renfrogné. Tu es prêtre. Tu n'ignores pas ce que sont les songes : les uns trompeurs, les autres véridiques, selon la porte, d'ivoire ou de corne, qu'ils empruntent pour sortir des Enfers et arriver jusqu'aux hommes. Comment peux-tu être sûr que ton rêve est vérité ?

Orphée n'était pas près de se démonter :

– En le réalisant !

Le Centaure fit mine de ne pas comprendre :

– Que veux-tu donc de moi ?

– Oh ! c'est très simple.

Orphée désigna du doigt d'innombrables fioles alignées sur les étagères :

– Je n'espère rien de tes drogues. Dis-moi juste où est l'entrée du monde infernal. Tu as bien été immortel dans le passé ?

– Oui, et j'ai préféré redevenir humain. Un temps sans coupure, éternellement répété, quel ennui !

Puis, marquant un moment d'arrêt :

– As-tu bien pensé, Orphée, à tout ce qui t'attend ? Le Styx noir. Cerbère. Des dieux intraitables dans un univers sans soleil.

– Tous les jours sans Eurydice sont pour moi privés de lumière.

– Mais le Trépas a un cœur de fer ! Il ne lâche jamais les proies dont il s'est emparé. Pas

plus qu'une autre, ta femme ne pourra lui échapper.

– Inutile d'essayer de me dissuader. J'irai.

Mieux que n'importe quel humain, Orphée connaissait l'histoire des trois fils de Cronos, leur partage de l'univers. Le monde noir attribué à Hadès :

– Oh ! il mérite bien son nom de Plouton, le riche. Tu imagines la densité de la population d'en bas. Tous ceux qui sont morts depuis l'origine du monde !

Et Chiron lui décrivait à l'envi les lacs d'eau glacée ou de poix bouillante dans laquelle on jetait tour à tour les suppliciés :

– Partout, une insupportable odeur de vase et de moisi !

– Raison de plus pour en arracher Eurydice.

– Et puis, insista Chiron imperturbable, tu n'imagines pas quel personnel Hadès a à son service. Pour surveiller son royaume, en interdire l'accès aux étrangers : les vivants, bien

sûr! Ils ne peuvent que semer la pagaille là-bas. Les dernières visites humaines l'ont prouvé. Et depuis...

– Depuis?

– Le service d'ordre a été renforcé. Les consignes sont plus sévères que jamais. Impressionnant aujourd'hui! Cerbère en personne a mis au point une nouvelle technique de surveillance. Il flatte d'abord ceux qui entrent. Va vers eux pour se faire caresser. Oh, gentil, doux comme un agneau. Après seulement, il montre son vrai visage, écumant de rage.

Orphée l'écoutait. « On voit qu'il a été immortel. »

– Mais, rappela-t-il au Centaure, j'ai fait à Eurydice une promesse.

À ce dernier mot, brusquement, Chiron eut l'air ébranlé :

– La seule chose que j'obtiendrai peut-être de certaines personnes bien placées... Qu'Hermès t'aide à franchir le Styx et te guide là-bas.

– Hermès, le psychopompe, l'accompagnateur des âmes?

– Oui. Ou bien le perce-muraille, le guetteur de portes, le dieu des passages et des silences, l'insaisissable. Tu as le choix. Les humains lui ont trouvé tant de qualificatifs!

Orphée se tut, étonné des mystérieuses amitiés de Chiron et des passe-droits qu'il s'était acquis dans le monde d'en bas.

Chiron respecta son silence.

– Tiens! Hermès passe! Ça tombe bien! murmura Orphée en souvenir de Castor.

– Il connaît de réputation ta sagesse. Et puis c'est l'inventeur de la lyre. Vous pourrez discuter musique en chemin, ça te fera passer le temps.

Orphée sourit.

Il s'imaginait déjà aux côtés de celui dont il avait vu si souvent la statue aux carrefours, aux portes des maisons: caducée à la main, petites ailes aux pieds et, sur la tête, son

immense chapeau ou le casque d'Hadès pour se rendre invisible.

– Dis-moi où je le retrouverai. Les gorges du Ténare sont où précisément ?

Chiron fouilla dans un grand sac et en tira un galet blanc, allongé et très plat :

– Tiens, regarde, j'ai fait le plan du monde infernal, d'après ce qu'on m'a raconté, ce que j'ai reconstitué. Je n'ai jamais été un habitué des lieux ! Même quand on est immortel, il y a des endroits peu fréquentables. Commençons par les fleuves, si tu veux. Voilà donc le Styx et l'Achéron, les premiers obstacles. Là, le Cocyte, le gémissant. Et puis le Phlégéthon, avec ses flots de flammes...

– Mais l'entrée ? s'obstinait Orphée.

Chiron retourna le galet :

– À l'extrémité de la Laconie, au bord de l'Océan. On repère les gorges de loin. Tout oiseau qui les survole est empoisonné par les vapeurs sulfureuses et tombe mort sur-le-champ. En plus il y a...

Le Centaure lui désigna un promontoire et un bosquet dessinés avec soin :

— Le bois de Perséphone, ses saules aux fruits morts.

Ils restèrent penchés, tête contre tête, au-dessus de la carte de pierre.

Pour la première fois depuis la mort d'Eurydice, ce furent pour Orphée des heures sans souffrance. Et quand la nuit tomba, belle et lumineuse, il connut la paix sur les larges épaules du Sommeil.

— Il est vite arrivé pour toi, Orphée, hier soir. J'ignorais qu'il disposait d'une telle panoplie de ronflements à offrir aux mortels, ironisa Chiron.

Il lui tendit des fruits :

— Pour te restaurer en route.

Orphée respira à pleins poumons l'odeur sucrée qui arrivait à ses narines. «Après le sommeil, voilà l'appétit qui revient. Je crève de faim.»

Au bas du sentier, il croqua à pleines dents dans une poire. Sa chair était si délicieusement acide ! Dans l'air vif du matin, il marchait à grands pas, tandis que les dernières recommandations de Chiron lui parvenaient aux oreilles :

– Prends ton temps pour la déguster. Et surtout fais bien attention...

Une brise douce emporta la fin de la phrase.

« Attention aux pépins. » Était-ce le conseil du Centaure ? Pour manger une poire pareille, juteuse à souhait ! Et avant son prochain départ pour le pays le plus terrifiant qui fût au monde ! Les pépins ? Cela réveillait en lui le souvenir d'histoires de son enfance. Il faillit se retourner pour interroger Chiron ou lui répondre par quelque plaisanterie.

Non, il n'avait pas un instant à perdre. Il voulait préparer au plus vite Œagre à l'idée de son voyage. Mais tout lui paraissait facile depuis qu'il connaissait l'accès au monde

infernale et que la même pensée chantait dans sa tête. Bientôt, il découvrirait le monde d'après la vie. Bientôt il retrouverait Eurydice, il la prendrait dans ses bras. La serrerait.

La serrer?

Mais quel corps serait le sien dans l'univers des morts, des ombres décharnées et impalpables?

*
* *

En pensée, il était déjà revenu chez Œagre.

Il y arriva vite, réalisant au fur et à mesure de sa route qu'il n'avait aucun besoin de compagnons pour traverser bois et montagnes. Pas davantage pour s'embarquer ensuite vers la Laconie. «Je n'emporterai ni or ni bagages. Seulement ma lyre. Quel voleur de grand chemin ou quel pirate pourrait bien s'y intéresser?»

Comme Linos et son plus jeune serviteur insistaient:

– Pourquoi donc, ô mon frère? Tu détestes la mer, les tempêtes. Moi j'en ai pris l'habitude.

Son aîné restait inébranlable.

– Venez, si tu y tiens tant. Mais seulement jusqu'à ce que les gorges du Ténare soient en vue. Vous me déposerez à terre et repartirez.

Il s'entendit ajouter avec un sourire enjoué :

– Pour le retour, pas question de votre présence. Je ne serai pas seul, vous vous en doutez.

Et, devant l'air stupéfait de Linos, il s'étonna lui-même des paroles qu'il venait de prononcer, de la certitude qu'elles traduisaient : il saurait émouvoir les divinités infernales et obtiendrait qu'Eurydice lui soit rendue.

Les cinq jours qui avaient suivi la mort de sa compagne lui avaient paru une éternité. Le voyage vers la nouvelle demeure de celle-ci passa en un éclair. Les vents étaient favorables

à la navigation. Les îles défilaient mais, malgré la beauté de leurs rivages, des arbres fruitiers qu'on y devinait, Orphée refusait le moindre arrêt :

– Nos provisions sont largement suffisantes. Vous flânerez un peu au retour si vous en avez envie, répliquait-il, bouillant d'impatience à chaque demande de Linos.

Et puis, un soir, un soir pareil aux autres en apparence, Orphée crut reconnaître les rivages de Cythère.

Le matin suivant, il réalisa que le soleil était levé depuis un long moment mais que le jour resterait sombre, même en plein midi :

– Cette fois-ci, ça y est. Laissez-moi ici, dans cette crique.

Il sauta à terre et regarda le bateau s'éloigner.

Son cœur battait à tout rompre.

Il allait enfin affronter le pays des ténèbres. Le seul à être complètement privé de soleil ! Les descriptions de Chiron lui revinrent en

mémoire. Il escalada une colline. Tout était là. Le petit promontoire, le bois de Perséphone, ses saules. « Me voilà arrivé, pensa-t-il, en serrant contre lui sa lyre. Ô Calliope ! J'ai besoin de ton aide. »

Il sentit alors à ses côtés la présence de sa mère, sans que celle-ci eût besoin de se manifester davantage.

V

HERMÈS PERCE-MURAILLE

Les visages entourés de ténèbres...

À l'entrée de la gigantesque crevasse qui s'ouvrait dans le sol, Hermès l'attendait, chapeau à la main. «Son Pégase! Même ici! Aurait-il l'intention de me le prêter en cas de besoin? Ou bien est-ce juste un signe de reconnaissance? C'est vrai que j'ai ma lyre et il ne peut se tromper.»

— J'aurais été heureux de te rencontrer, sage Orphée, ailleurs qu'ici. Les visites d'humains aux Enfers ont toujours provoqué tant d'ennuis!

Et brusquement:

— Eh bien! Allons-y sans perdre de temps. Pour l'instant c'est assez large pour que nous

marchions à deux de front. On y voit presque comme en plein jour.

Déjà ils descendaient le sentier à vive allure. Déjà les pierres roulaient sous leurs pieds, faisant résonner rochers et bois autour, d'eux.

Peu après, le chemin rétrécit, encombré de branchages morts, bourrés d'humidité qu'il leur fallait enjamber. Puis le sol caillouteux fit place à une boue noire, et la lumière du soleil à une clarté sale.

— Quelle vitesse malgré les obstacles! s'exclama Hermès. Décidément, ce qu'on m'a raconté est vrai: chez les humains, l'amour donne des ailes! À ce train-là, pas étonnant que nous soyons si vite arrivés.

Ils venaient de déboucher sur une grande plate-forme.

Orphée s'arrêta, impressionné par le nombre de silhouettes grises massées sur la grève à leurs pieds. Derrière elles, il ne dis-

tinguait qu'à grand peine le fleuve noir dont Chiron lui avait parlé :

— Ils font la queue pour passer? Et ce marais est...

— Le Styx, acquiesça son guide, visiblement désireux de remplir à chaque pas son rôle. Jette un coup d'œil de l'autre côté, c'est pareil. Femmes, hommes, enfants. Tous attendent le verdict de Minos pour savoir quel lieu on leur désignera. Les derniers arrivés n'ont plus qu'à s'armer de patience. Ce n'est pas pour demain! Tant et tant d'âmes doivent passer avant eux.

«S'il y a une telle cohue partout, s'ils ont tous ces visages entourés de ténèbres, comment vais-je réussir à reconnaître Eurydice au milieu d'eux?»

Orphée fut arraché à ses pensées par une tête hirsute qui, à quelques pas d'eux, émergeait de la nuit. Il devança les explications d'Hermès :

– Manteau en haillons. Barbe en brous-saille. L'avare Charon ! Semblable en tout point au portrait que j'enseigne aux enfants de chez nous. Mais comment franchir la ligne de démarcation ? Pas la moindre pièce en poche. Et puis... je ne suis pas une ombre !

Avant que son compagnon ait pu réagir, il cria en direction du passeur :

– Je n'ai rien à te donner. Mais fais-moi traverser. Je t'en supplie.

– Non, mortel, ce n'est pas un problème d'argent. Ton heure n'est pas encore venue, et personne ne peut la devancer.

– Ma femme est déjà là. Je dois la retrouver.

– Et tu crois que je l'ignore ? Je l'ai embarquée il y a une bonne dizaine de jours, ta bien-aimée ! Jolie comme tout. Un peu inquiète, bien sûr. Normal.

Orphée blêmit.

– Oh ! Je sais, je sais. Tu ne peux pas vivre sans elle. Votre refrain d'humains sur la souf-

france de la séparation, je le connais par cœur...

— Chiron a dû te prévenir, intervint Hermès. Tu ne peux compter sur mes interventions. Tu as suffisamment de dons, à ce qu'on dit chez vous, pour te débrouiller seul, ajouta-t-il d'un ton qui se voulait rassurant.

— Tu t'habitueras à vivre sans elle. Comme les autres ! Vous avez tous l'impression que votre souffrance est unique. Ici, pas de traitement de faveur. Même pour les musiciens ! ricana le nocher en louchant vers la lyre dont les doigts d'Orphée s'emparaient.

Le vieil homme venait de poser l'énorme rame qui lui servait de gouvernail.

— Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? marmonna-t-il d'une voix changée dès qu'il entendit les premiers sons retentir. Approche ! Moi aussi, autrefois, il m'est arrivé...

Hermès, lui-même, siffla d'admiration :

— Ça alors ! C'est donc vrai ! Allons-y franchement.

Les ombres s'écartèrent pour les laisser s'avancer.

Et ils passèrent, faisant grincer à chaque instant la barque sous leur poids :

— Poète mais bien lourd ! maugréait Çharon.

Il avait retrouvé son humeur première :

— Ne donne pas le conseil à d'autres. On ne m'y reprendra pas. J'espère ne pas avoir à le regretter.

*
* * *

Comme ils mettaient le pied sur l'autre rive, une odeur affreuse de pourri emplit le nez d'Orphée. Hermès ne semblait pas y prêter attention.

Ses narines de demi-dieu peut-être ?

Ou la vision de l'animal énorme qui venait vers eux ?

Orphée esquissa un mouvement de recul. Mais, avec des jappements joyeux, le chien tendait sa triple gueule pour se faire caresser.

— Quelle haleine infecte ! ne put-il s'empêcher de remarquer tout en se rappelant les mises en garde du Centaure : « Sa tactique préférée avec les mortels... L'instant d'après, il écumera de rage. »

— Ne lui en laissons pas le temps !

À peine Orphée avait-il gratté ses premiers accords que Cerbère vint se coucher à ses pieds, visiblement prêt à se laisser envahir par la plus douce des torpeurs.

— Passeur, gardien amadoués en quelques secondes. Pas mal du tout comme début. On peut continuer, conclut Hermès.

Orphée détestait vraiment le ton que prenait son guide par moment. « Quel drôle de caractère ! tantôt prévenant ! tantôt horriblement moqueur ! Sa façon à lui de réagir à toute cette tristesse ? » Orphée n'eut pas le loisir de s'interroger davantage :

— Dans un endroit pareil, je ne m'y serais pas attendu.

Une immense arcade se dessinait, privée de tout mur pour la prolonger. Sous elle, de lourdes portes battaient au vent, lui découvrant de temps à autre la vision d'enfants qui dormaient en toute tranquillité, allongés sur d'immenses feuilles, jambes et bras entremêlés, bien serrés les uns contre les autres pour se protéger de la nuit et de l'humidité :

— Les Songes ?

— Et la porte de corne, confirma Hermès. Nous sommes encore dans l'antichambre des Enfers. Et cet orme est un de leurs lieux préférés pour se reposer. Comme ça, ils sont à deux pas de la sortie. À tout moment ils peuvent être amenés à partir sur terre !

« Les rêves qui visitent les humains pendant la nuit ? Le petit là-bas, qui vient de cligner de l'œil vers nous : celui qui m'a apporté la vision d'Eurydice et ses appels ? »

Orphée était trop préoccupé par sa marche pour poser la question à son guide. À chaque pas, ses pieds s'enfonçaient dans le

sol noir. Quel borbier, et ce n'était que le début!

– Est-ce qu'Hadès lui-même et son épouse vivent au milieu de cette boue?

Puis, sans transition:

– Quand allons-nous le voir? Quand vais-je enfin...?

– Comment un mortel égaré parmi les ombres pourrait-il voir l'invisible? Ne compte pas sur un tête-à-tête avec lui.

Hermès avait retrouvé un air affreusement narquois:

«Et le pouvoir de la poésie? le pouvoir qui est le mien: contempler, et faire contempler ce que les autres ne parviennent à distinguer? Cela ne compte donc pour rien ici», pensa Orphée, la gorge serrée.

– Tu veux dire qu'il ne me sera pas accordé de lui parler?

– C'est à sa femme qu'il délègue souvent ses pouvoirs pour accueillir ou repousser les humains. Elle est plus proche de vous, parce

qu'elle a grandi dans votre monde. Mais elle a des colères effrayantes si on l'agace.

— Je suis au courant, coupa Orphée.

— Oh ! Plus d'une fois elle a envoyé la tête de Méduse à la figure de ses visiteurs. Et hop. En l'espace d'une seconde, transformés en statues de pierre. Elle est terrible. Mais quand on sait lui parler de son enfance, de sa vie sur terre ! Là alors, c'est autre chose. Mais, avant, profite un peu du voyage. Les occasions de venir ici sont rares.

Et, surprenant sans doute le regard d'Orphée vers une immense table derrière laquelle trois hommes siégeaient :

— Pas la peine de faire la queue ! Tu ne pourrais être jugé. Ce tribunal n'est destiné qu'aux morts ! Pas besoin d'amadouer ces juges. Ils ont assez de travail comme ça. Ma présence à tes côtés est une garantie suffisante. Alors ? continua Hermès avec enjouement. Je te laisse le choix de l'itinéraire, Orphée. Les étangs glacés et les lacs de poix

bouillante, pour commencer? Ou quelque chose de plus paisible? Dis-moi ce que tu veux.

Ce qu'il voulait?

Qu'Eurydice lui soit rendue le plus tôt possible. Mais aussi qu'Hermès lui explique les mystères de ce monde qu'il enseignait là-haut. Par exemple l'immense champ qu'ils avaient sous les yeux, où des hommes erraient:

— Un lieu paisible. Trop paisible même à mon goût! Celui des médiocres et des tièdes, annonça Hermès. Le seul endroit ici où les âmes ne connaissent pas d'autre supplice que l'ennui. Et pour cause!

— Comme dans leur vie passée, remarqua Orphée, les yeux fixés sur le sol.

Curieusement, leurs pas n'y laissaient pas la moindre empreinte. Il était donc vrai qu'ici toutes les formes étaient visibles mais impalpables? Privées du poids de leur corps d'autrefois? Orphée les regardait traîner, sans but,

dans le même désœuvrement que durant toute leur vie terrestre. Y avait-il une chose qu'il détestât autant que la tiédeur ! Une haine qu'il partageait avec sa mère : « La tiédeur et la patience vont de pair. »

Tout autour d'eux, la nuit s'étendait à perte de vue, poisseuse, entrecoupée çà et là dans le lointain par des groupes d'âmes qui campaient sous les arbres gris.

Et Eurydice était seule dans ces ténèbres.
À seize ans à peine !

Hermès posa la main sur l'épaule d'Orphée dans un élan d'amitié qui lui rappela Castor.

— Il y a bien quelque part des lieux pour les purs ?

— Bien sûr, répliqua son compagnon. Les Champs Élysées, tout là-bas. L'accès n'est réservé qu'à peu. Toi-même après ta mort... Eurydice n'a pas eu le temps d'y parvenir. Tu la retrouveras bientôt.

Bientôt

La première promesse d'Hermès!

Orphée fut empli par un courage nouveau.

La route se divisait en une multitude de chemins, sans qu'il pût savoir celui qui l'amènerait le plus rapidement vers Eurydice. Mais il n'osait poser trop de questions ni accélérer le pas. Hermès l'avait prévenu :

— Inutile de chercher à brûler les étapes. Le temps d'ici n'est pas le vôtre. Tu dois t'habituer à ce lieu, à ses ombres, à leurs préoccupations si tu veux avoir quelque chance de convaincre Perséphone.

Ce fut lui pourtant qui agita son Pégase en tous sens et parut curieusement pressé :

— Alors, suis-moi, Orphée ! On perd facilement sa route. Essaie donc de prendre les habitudes du monde d'ici. Retourne-toi le moins possible.

Et en guise d'explication :

— Les ombres n'aiment pas s'offrir deux

fois aux regards. Les lieux non plus. Celui-là moins que les autres !

Lentement émergée du brouillard sombre, une forteresse immense se dressait devant eux.

– Les rivages des Sirènes, les cadavres qui s’y décomposent à l’air libre : tout cela n’est que bagatelle par rapport à ce qui se passe derrière ces murs !

À peine si Orphée entendait Hermès au milieu du tintamarre de cris, de chaînes et de sifflements en tout genre qui lui vrillaient les oreilles :

– Le Tartare ! l’enfer des Titans déchus...

– Sisyphe, Ixion... commença Orphée.

– Tisiphone en personne, la pire des Érynies, y manie le fouet.

Hermès hurlait carrément :

– Tu ne pourras rien voir de ce qui est à l’intérieur...

Il s’arrêta quelques instants, les yeux fixés sur la main droite d’Orphée :

– ... sauf si tu réussis à faire s’entrebâiller la porte. Belle occasion encore de tester ton

pouvoir ! Si le miracle se produit, ouvre tout grand tes yeux. Le spectacle, tu n'y auras pas droit deux fois ! Il ne concerne d'ailleurs que la partie supérieure du Tartare. Un centième de sa surface à peine. Quand bien même tu arriverais à franchir les portes, une année entière de marche ne te permettrait pas d'atteindre le fond, qui est aussi loin de nous que le ciel de la terre. C'est le moment, Orphée. Ne ménage pas tes effets.

Hermès avait retrouvé son rire narquois :

— Pas sûr que ça marche à tous les coups. Ce serait lassant à la longue !

Mais, comme par enchantement, le vacarme s'apaisa.

Plus un cri, plus un gémissement.

Seule la musique qui s'infiltrait avec légèreté à l'intérieur des hautes murailles !

Les battants de l'entrée tournèrent sur leurs gonds, laissant deviner, dans une nuit encore plus sombre, des corps chargés de lourdes chaînes, mais étrangement immobiles.

— J'ai déjà vu le Tartare s'entr'ouvrir. Mais c'est bien la première fois que...

Hermès se frotte les yeux, visiblement aussi stupéfait qu'Orphée: la roue d'Ixion s'est arrêtée de tourner! Le supplicié aux membres écartelés reste tête en bas. Malgré l'inconfort de sa position, un sourire erre sur ses lèvres décharnées.

— Ton chant n'a pas l'air de le laisser indifférent, Orphée! Et il n'est pas le seul!

Sur le flanc de sa montagne, pour l'écouter, Sisyphe s'est appuyé contre son énorme rocher.

Plus loin, les vautours cessent brusquement de déchiqueter de leurs becs voraces les entrailles de Tityos, et ses mains peuvent oublier de les repousser:

— Leur supplice sans fin suspendu pour quelques instants. Grâce à toi.

Un claquement de fouet retentit presque aussitôt.

Une manière de rappeler les condamnés à leurs travaux? Ou de signifier à Orphée qu'il en a assez vu? Les lourdes portes d'airain se referment dans des grincements horribles:

– Et voilà, s'écrie Hermès. L'éternité va reprendre ses droits. Heureusement. Rien qu'à les regarder, tu pourrais être souillé par leurs crimes...

– Ce sont les mêmes pour tous? risque Orphée.

– D'une certaine façon, oui. Pour les Titans, leur attitude face à Dionysos est cause de tout. Mais chacun a essayé de dépasser les limites imposées.

«Et moi? Que suis-je en train de faire d'autre ici?» pense Orphée, mais sans crainte ni le moindre désir de revenir en arrière.

– Et jamais ils ne pourront se racheter, à la différence de ceux-là.

Du doigt, Hermès désigne au loin des ombres dont les âmes semblent flotter au vent.

– Qu'est-ce qu'elles font?

– Elles se lavent de leurs fautes. Mais c'est sur terre, Orphée, toi, tu le sais, que les purifications doivent commencer pour diminuer la durée des souffrances ici. Tu dois continuer de l'enseigner aux hommes.

– Et...

– Assez de révélations! Ta lucidité de prêtre m'a souvent émerveillé. Mais silence maintenant.

Comme agacé d'avoir trop parlé, Hermès s'en tire par un brutal accès de rire:

– Ce n'est pas pour cela que j'ai été embauché par Chiron. Si Perséphone est en verve, elle t'expliquera. Quoique ce ne soit pas tellement son domaine!

VI

LA PRAIRIE D'ASPHODÈLES

Pour six pépins de grenade...

— Qu'est-ce que tu regardes ?

En revenant sur leurs pas vers le tribunal, ils longeaient une eau sombre. Instinctivement, Orphée y avait penché la tête.

— Pas la peine de te fatiguer, intervint Hermès. Dans ce miroir, les hommes ne peuvent voir leur reflet. Quant aux habitants d'ici, à quoi bon ? Ils ne sont déjà plus que l'ombre d'eux-mêmes, le visage entouré de ténèbres.

Puis, sans transition :

— Viens par ici. Je vais te présenter à Perséphone et à ses amies.

Le ton cérémonieux d'Hermès aurait fait rire Orphée en des circonstances moins importantes.

Le champ de la Vérité!

La reine des Enfers! Enfin! Avec, comme compagnes, en cercle sur l'immense prairie, des jeunes filles au sourire enjôleur et dur tout à la fois. De plus près, les visages de certaines parurent familiers à Orphée, lui rappelant les rivages d'Anthémoessa, ou les derniers regards des Érinyes. « Voilà où elles me donnaient rendez-vous. Elles avaient déjà en tête ma venue sur ces terres sans soleil! »

— Les Sirènes en personne! acquiesça Hermès qui lisait dans ses pensées. Elles descendent parfois distraire Perséphone. Mais trois par trois, pendant que les autres continuent le guet sur leurs rochers. Elles sont aussi peu sensibles que Perséphone à la pitié. Nouvelle épreuve pour ta lyre, Orphée!

À peine le poète s'en était-il emparé que

toutes se turent. Leurs traits prirent une gravité qui lui fit suspendre son chant :

— Non, ne t'arrête pas, Orphée. N'interromps pas une telle paix, supplia une voix féminine. J'ai l'impression que...

— Tu entends, c'est Ligeïa en personne qui te le demande, reprit Hermès.

Le chant du poète dura, dura.

Il disait la beauté de l'été, sa tristesse soudaine quand l'être aimé vous est enlevé. Les yeux brillants de larmes, Perséphone fit signe à Orphée de venir s'asseoir.

Et, presque aussitôt, sans attendre la moindre question, elle commença à évoquer son enfance.

— Si vite. Du jamais vu, chuchota Hermès à l'oreille de son compagnon. Ta poésie sait donc faire resurgir les souvenirs et libérer les cœurs. Eh bien ! Parions qu'elle va te parler de sa mère Déméter, de sa douleur d'être séparée d'elle la moitié de l'année, du deuil

de la terre alors. C'est ce que vous appelez là-haut la saison morte.

Perséphone ne cessait pour autant d'arranger son bouquet d'asphodèles :

— Un jour, j'ai été arrachée brutalement au soleil, à l'affection des miens, pour être amenée ici et devenir la femme d'Hadès. J'aurais pu repartir si je n'avais fait une bêtise énorme. Mais j'étais si jeune alors.

« Si jeune, songea Orphée. Et maintenant ? À quel rythme vieillit-on quand on passe seulement six mois par an dans le temps humain ? »

— L'histoire des pépins de grenade. Demande-lui.

— Une bêtise, laquelle ? interrogea Orphée sans prêter davantage d'attention à l'intervention d'Hermès.

Il imaginait si différemment sa rencontre avec la reine des Enfers. Effrayante au premier abord, elle lui semblait désormais de plus en plus émouvante. « Avec cet univers pourri

comme seul paysage, et comme unique amour son époux aux sourcils sombres!»

Même en l'absence de pluie, l'air dégoulinait sans cesse d'humidité et de fines gouttes leur tombaient sur le visage. Perséphone devait y être habituée. Elle n'avait pas le moindre geste pour s'essuyer les joues :

— Hadès, car c'est lui qui avait fait organiser mon enlèvement, ne pouvait me retenir aux Enfers que si je m'y nourrissais, fût-ce une seule fois. Un compromis qu'il avait trouvé avec ma mère. Je ne l'ai su qu'après.

«Des araignées. Des brins d'herbes flétries. Quelques pattes de crapauds. Pas très appétissant ! Elle n'avait pas trop de mérite à refuser un festin pareil. Que s'est-il passé ? » Devinant les questions d'Orphée, Perséphone lui énumérait tous ceux que son mari avait envoyés successivement sur terre pour lui rapporter raisins, poires, pavots ou autres merveilles.

— J'y jetais à peine un regard. Dans les plaines desséchées, j'avais su ne pas boire à

l'eau du Léthé, si transparente pourtant. Mais je ne voulais pas perdre tout souvenir. Oublier ce que j'avais aimé ! De la même façon, je disais non à tous leurs fruits. Et puis finalement...

Perséphone resta rêveuse :

– Finalement ? reprit Orphée le plus doucement qu'il put pour l'inciter à poursuivre.

– Un messenger d'Hadès m'a apporté une grenade. Pas aussi belle que celles de mon enfance. Oh ! non. Le temps qu'il revienne, en plus, c'était la fin de l'été là-haut, elle était rabougrie, presque totalement privée de jus. Son odeur restait quand même. Je n'ai pu résister.

– Et alors ? demanda Orphée.

– Si tu l'interromps tout le temps, on n'en a pas fini, chuchota à nouveau Hermès avec agacement.

– Eh bien ! j'ai mordu dans le fruit. Juste une fois. En recrachant presque aussitôt la bouchée. Trop tard. Quelques pépins m'étaient

restés sur la langue. Six exactement. Ascalaphe m'avait vu communier avec les ombres et il m'a dénoncée. Suffisant pour décider de la suite. Un mois par pépin. La moitié de l'année sous terre à cause de cette malheureuse bouchée. L'autre moitié là-haut. Quand j'arrive, oh, que j'aime ce moment. La lumière m'éblouit des jours entiers.

«Des pépins, sourit intérieurement Orphée. La dernière recommandation de Chiron ! Il peut se rassurer, je ne goûterai à rien. Leurs révélations seules m'importent, et le fait de retrouver Eurydice.»

Perséphone semblait parler davantage pour elle-même que pour son visiteur. Et ses phrases étaient murmurées d'une voix si basse qu'elles n'arrivaient que par bribes à Orphée :

— Même quand Zagreus, petit, se précipitait dans mes bras... Je suis mère aussi... Je l'ai été. Parfois j'oublie... Il m'a été arraché. Une sombre histoire... La jalousie d'Héra... Celle des Titans.

– Zagreus devenu ensuite le Dionysos que tu connais, précisa Hermès. Eh bien, tu peux te flatter d'avoir droit à des révélations, et de taille, Orphée. Va savoir si elles sont totalement désintéressées. Tu es prêtre. Elle attend peut-être de toi un culte nouveau?

– Mon fils si mal reconnu, si peu honoré chez vous, se plaignit en effet Perséphone.

Elle semblait toute mélancolique :

– Comme il me manque ! Comme ma mère me manque ! Je ne sais pourquoi je te raconte tout cela. C'est ton chant. Ton deuil d'Eurydice. Le vide insupportable de l'absence. Même si je n'étais pas à moitié immortelle, rien qu'à t'entendre, j'aurais deviné ta passion et les raisons de ta venue.

Elle se leva soudain :

– À propos de celle que tu as perdue, voilà ma proposition.

Les mains de ses compagnes cessèrent de tresser leurs couronnes de pavots. Elles se tenaient immobiles. Les Parques elles-mêmes

s'approchèrent et tendirent l'oreille. Il n'y avait plus la moindre dureté sur leur visage. Pas davantage sur celui de Ligeïa.

Orphée retint son souffle.

– Écoute-moi bien.

Perséphone avait repris son air sévère de souveraine du monde infernal :

– Tu pourras repartir d'ici avec Eurydice. Mais elle marchera derrière toi. Tu ne devras ni te retourner, ni lui parler, ni essayer de la toucher. Voilà mes trois conditions. Elles sont impératives. Si tu ne les respectes pas, ta femme te sera enlevée. Définitivement.

Elle tordait en tous sens la tige de l'asphodèle qu'elle avait entre les doigts :

– Alors, Orphée ? Cela te semble insurmontable ?

Tout au bonheur de voir Eurydice, de l'embrasser, de la ramener à la lumière du jour, Orphée fit aussitôt signe que non.

– Quand j'ai été transportée ici, rappelle-

toi, j'ai résisté durant des mois ! Même si tu n'entends pas ses pas, tu devras savoir qu'elle est là. Sans le vérifier. Sans t'arrêter pour l'entendre te rassurer sur sa présence.

Orphée s'étonnait d'une telle insistance. Bien sûr qu'il saurait s'empêcher de se retourner, de la regarder.

Avec gravité, la femme d'Hadès ajoutait :

– Un amour ne doit pas avoir besoin de preuves renouvelées. Sinon, il risque de déprimer. Même sous le soleil d'en haut. Il faut savoir aimer à bonne distance, ne pas étouffer ceux qu'on aime sous des demandes constantes.

« Que sait-elle de la passion ? A-t-elle jamais pu éprouver le moindre sentiment pour Hadès ? » s'interrogea Orphée tandis qu'elle poursuivait :

– Bientôt je vais remonter moi aussi à la surface de la terre. L'hiver s'achève. J'arriverai là-haut en même temps que le printemps. La nature sera en fête. Des bourgeons sur les

arbres. Les premiers blés dans les champs. Des fleurs prêtes à éclore. Ma mère Déméter y veille personnellement.

L'idée de son retour vers le monde ensoleillé donnait au visage de Perséphone un air pétillant. « Comme elle paraît jeune ! »

Quelles étaient les deux silhouettes qui émergeaient du bois ?

Le cœur d'Orphée battait à tout rompre. Il écarquilla les yeux en distinguant la forme de l'immense chapeau. « Hermès ! Et je ne l'ai même pas vu partir ! Où est-il allé ? Est-ce que Perséphone lui a donné l'ordre... ? »

Oui ! Derrière lui, c'était bien Eurydice !

Elle marchait vers la prairie d'asphodèles à pas lents, une mèche de cheveux blonds tristement collée à son front. Elle paraissait l'ombre d'elle-même ! À peine esquissa-t-elle un geste de la main, faisant trembler légèrement son bracelet de feuillage fané. Le chêne de leur rivière ! Une vague d'émotion submergea

Orphée. Eurydice y pensait-elle aussi? Les souvenirs ici ressemblaient-ils aux rêves d'en haut? Pouvait-on, en les retrouvant, avoir même fugitivement l'impression d'être encore sur terre?

Incapable du moindre mouvement, il cherchait sur le visage de sa femme quelque chose qui ressemblât à une expression de joie. Comment les sentiments se manifestaient-ils au cœur des Enfers? Qu'était donc un sourire sans lèvres réelles?

Puis il s'approcha d'elle doucement.

L'un face à l'autre!

La prendre par la main. La ramener là-haut avec lui le plus vite possible.

Son souhait depuis des jours!

Mais il n'osait l'embrasser de peur de l'étouffer: «Si tu cherchais à l'étreindre, tu ne serrerais que du vide. Comme un rêve qui s'envole.» Et puis Eurydice semblait si lointaine. Dix jours dans cet univers avaient-ils pu lui faire oublier la folie de leur bonheur? Avait-elle pu...?

Enfin elle lui tendit les bras.

— Ne perdez pas de temps, conseilla Hermès de nuit. Je vous accompagne jusqu'à l'embarcadère.

Et, comme pour éviter tout attendrissement :

— Que veux-tu donc faire de plus, Orphée ? D'autres visites à rendre peut-être ? Un dernier coup d'œil à jeter sur la roue d'Ixion, pour vérifier ton pouvoir ? Tu l'as vu. Ton chant peut tout, même ici. Les siècles à venir le sauront grâce à toi et ton exemple : la poésie est capable d'adoucir les souffrances. La mort elle-même...

— Et surtout souviens-toi, intervint Perséphone.

En guise d'adieu, elle lui rappela la triple interdiction. Mais en mimant chacune à l'aide de gestes qui firent sourire Orphée malgré lui. « Je ne m'y serais pas attendu de la part d'une souveraine des Enfers. Qu'elle est drôle et touchante ! »

– Et puis, Orphée, n’oublie pas non plus.

Pour la première fois depuis son arrivée dans l’univers moisi, c’était la voix tonnante d’Hadès qui retentissait désormais, très loin des oreilles d’Orphée, venue il ne savait d’où :

– Tu ne dois rien révéler à la masse des hommes de ce que tu as découvert et compris ici.

– Mais, en échange, j’organiserai des cérémonies en l’honneur de Zagreus et de Perséphone. Son retour sur terre est promesse de résurrection. Quoi qu’il arrive, j’en fais serment, assura-t-il à Hermès qui l’aidait à descendre de la barque.

– Oui, tu repars, chargé d’un nouveau savoir. Continue d’instruire ceux d’en haut, mais les seuls initiés.

Comme Orphée s’apprêtait à prendre la main de sa compagne, Hermès le tira par un bout de sa tunique pour le rappeler à l’ordre :

– Non, tu dois marcher devant elle. Je t’en supplie. Ne te retourne pas.

VII

LES PREMIERS RAYONS DU SOLEIL

Un regard, un seul...

Ne te retourne pas.

La voix d'Hermès vibra encore quelques instants au milieu des premiers rochers du chemin, puis s'éteignit.

Le silence régnait désormais autour d'eux. Un silence lourd, comme Orphée n'en avait jamais connu. «Eurydice est-elle bien là?» se demandait-il avec angoisse à chaque pas. Les dernières paroles de Perséphone résonnaient à nouveau dans ses tempes. «Pas besoin de vérifier à chaque instant sa présence. Un amour peut en mourir.»

Il essaya de concentrer son attention sur le chemin, d'éviter les arbustes qui risquaient

d'égratigner le visage de sa femme. « La route grimpe vite. Mais bientôt... »

Bientôt? Son soulagement refit place à l'angoisse.

Et si Eurydice ne le suivait pas?

Pourquoi n'entendait-il pas le bruit de ses pieds collant à la boue, ou de son corps contre les branches? « Elle est si légère encore. Une ombre! » répondait une partie de lui-même. Tandis qu'une autre susurrait: « Toute reine des Enfers qu'elle est, Perséphone s'est moquée de toi. Impossible de faire confiance à quelqu'un qui vit coupée entre deux mondes. »

Brusquement, à un coude du sentier, l'air devint brillant. Un rayon de soleil sembla jouer sur un des arbres les plus éloignés.

Le monde d'en haut? La lumière des vivants?

Si Eurydice...

Non, il ne se retournerait pas.

À quoi bon y arriver pourtant si elle n'était pas là ? Peut-être avait-elle mangé, elle aussi, des pépins de grenade ou bu un peu d'eau du Léthé, sans qu'Hermès ni Perséphone ne l'aient vue ?

Orphée voulait en avoir le cœur net.

Il tendit la main derrière lui, mais n'en rapporta que quelques feuilles d'arbre gorgées d'humidité. Oh ! l'appeler, l'entendre. Une fois. Une seule. Il n'en demandait pas plus. Juste vérifier qu'il n'avait pas marché trop vite. Qu'Eurydice ne s'était pas arrêtée en chemin, essoufflée ou blessée par une pierre tranchante. Il lui fallait en avoir la certitude avant de retrouver le monde des vivants.

Après, il serait trop tard !

— Eurydice ? chuchota-t-il le plus doucement qu'il put. Dis-moi que tu es bien là.

Presque en même temps, il tourna la tête :

— Oh ! Orphée. Quelle folie. Je faisais exprès de ne pas te répondre. Le pacte. Mais comment as-tu pu l'oublier ? Je meurs, défi-

nitivement cette fois, et d'avoir été trop aimée.

Puis, dans un souffle :

— Adieu.

À ce mot, aussi rapide qu'un rêve, elle s'évanouit.

Orphée se précipita sur ses pas.

Déjà elle était arrivée aux bords du Styx. Déjà Hermès, retrouvant son travail habituel de passeur des âmes, avait repris en main le sort de la jeune femme. Elle était redevenue une ombre comme les autres, fondue dans la longue file grise des voyageurs de l'au-delà, attendant avec eux sur la grève le passage. Plus rien ne la distinguait de la foule environnante.

Orphée parvint à son tour à l'embarcadère, hors d'haleine. La main tendue vers l'autre rive où serait bientôt Eurydice, il supplia le vieux passeur de le laisser monter :

— Encore une fois ?

Charon éclata d'un rire mauvais.

— Tu as l'intention de revenir comme ça souvent ?

— Non, maintenant seulement. Je peux t'assurer que je saurai...

Le passeur le dévisagea pensivement :

— Tu es, dit-on, un des hommes les plus sages qui soient sur votre terre. Quelle folie que la passion...

Et en le repoussant brusquement du bout de sa rame :

— Ça ne te servira à rien de te fatiguer en prières ou en chansons. Manifestement, rien de nouveau sous votre soleil. Vos engagements de mortels ne valent pas grand-chose. J'en ai vu avant toi. Question fidélité à leurs promesses, ils n'étaient pas mieux. Va-t'en.

Orphée lui tourna le dos, bien décidé à ne pas obéir à son ordre. Il n'était pas question qu'il quitte les lieux sans Eurydice.

Sept jours, sept nuits, il essaya tous les accents de sa lyre, guettant le moment où le nocher se déciderait à l'écouter. Mais, imper-

turbable, Charon continuait son travail, accueillant certaines âmes, en rejetant d'autres, s'arrêtant de temps en temps pour secouer le trop-plein de vase qui alourdissait le bas de son manteau. Son regard narquois parfois posé sur Orphée semblait lui dire : « De quoi te plains-tu ? Il t'a été donné de remonter le temps une fois. Une chance extraordinaire. Et tu n'as pas su la saisir. Repars là-haut pour t'y désespérer. Tu n'as plus que ça à faire. »

*
* *

« C'est ma faute ! »

Tout était sa faute.

Il était là à la lumière, et Eurydice avait été rendue aux ténèbres. À cause de sa folie. Pourrait-elle lui pardonner ? Des jours après son retour, Orphée avait ces seules pensées en tête.

« Morte d'avoir été trop aimée. » Les derniers mots d'Eurydice lui étaient un poignard. Derrière eux, il entendait les mises en garde

répétées de Perséphone: «Pas de vérifications constantes. Un amour...»

Oui, elle avait raison, un amour pouvait en périr.

Et il devrait vivre sans lui. Mais il errait comme un aveugle, insensible à tout. Jusqu'à la tendresse de son frère, de son père. Jusqu'à la tiédeur d'un soleil qui annonçait la fin de l'hiver.

Et c'était lui le coupable. L'unique. Il avait trahi le pacte de Perséphone. Il respecterait ses autres engagements en instituant les cultes promis pour Zagreus. Mais, d'abord, il irait à Éleusis.

— Dépêche-toi. Sinon Perséphone y sera arrivée avant toi, lança Linos quand Orphée lui fit part de ses projets.

Et, tentant d'arracher un sourire à son frère, il le prit affectueusement par les épaules:

— Peut-être te donnera-t-elle des nouvelles d'en bas.

Des nouvelles? On voyait bien que Linos n'avait rien compris du monde infernal, de la dureté de sa reine.

– Les purifications imposées aux âmes dans les Enfers doivent commencer sur terre. Il me faut le rappeler aux hommes, répondit simplement Orphée.

– Mais moi, je tiens à ce que je suis. Je tiens à mes colères, maugréa Linos. Pour te faire plaisir, le temps de ton absence je m'exercerai à les dominer. Plus de fureur contre mes élèves. Plus... Quels mois ennuyeux en perspective! À ton retour je te raconterai. Et toi, tu me diras. Ah, non, j'oubliais. Le secret de tes mystères. Silence!

Oui. Sur tout cela, silence.

VIII

LA JALOUSIE DES CICONES

Le seul nom d'Eurydice...

Orphée revint à Pimpleia en même temps que l'automne. Les premières pluies glacées tombaient lentement sur les vallons et les forêts. Au bord du Pénée, des femmes Cicones s'étaient installées dans sa clairière préférée.

Le lieu de ses rencontres avec Eurydice.

Comment avaient-elles pu choisir un endroit pareil ?

Quand il parcourait les berges de la rivière, ce n'était plus l'œil de son épouse qui l'accompagnait, ni ses chants, mais les danses

folles de ces femmes auxquelles se joignirent bientôt quelques Ménades. Les cérémonies des changements de saison ? L'enterrement de l'automne ? Orphée le pensa d'abord, avant de remarquer que leurs rondes lui étaient destinées. Que leur fureur semblait augmenter de jour en jour devant son indifférence :

— Tant d'efforts à essayer de te consoler !
Et pour rien.

Le soir quand elles regagnaient leurs maisons, Orphée était soulagé. Pourtant il savait très bien que, dès l'aube suivante, elles reviendraient, pieds nus et tambour à la main. Qu'elles tournoieraient, tournoieraient sur l'herbe et recommenceraient à le harceler. Mais pour quelques heures, il restait enfin seul sous la nuit.

La nuit et son silence. Et son ciel étoilé. Et ses chênes.

L'unique endroit où le sommeil venait le visiter. Dans l'abri de feuillages qu'il s'était fabriqué, il l'attendait impatiemment, tout

entier à la même pensée : peut-être retrouverait-il Eurydice dans des songes dont il savait désormais par quelles mains d'enfants ils étaient apportés.

À l'approche de l'hiver, la violence d'un rêve le laissa au petit matin bouleversé.

Les Cicones s'avançaient vers lui, écume à la bouche, yeux révulsés. Il les reconnaissait à leurs visages, à leurs thyrses. Mais leurs bras étaient chargés d'instruments qu'il ne leur avait jamais vus : pilons, broches, sarcloirs, doubles haches. Et elles les brandissaient en sa direction. De vraies furies ! Rien ne semblait suffisant à leur colère pour le punir : « Pas le moindre regard pour nous ! Dans tes chants, le seul nom d'Eurydice... »

Les nuits suivantes, des présences nouvelles apparurent. « Ta lyre, transportée au ciel, deviendra une constellation », promettait une Cicone d'une voix privée de toute jalousie. Et sa compagne renchérisait : « Tu seras ho-

noré jusqu'à Lesbos. L'île deviendra célèbre grâce à toi.» Non loin d'elles, les autres revenaient à la charge, équipées de leurs outils aiguisés, capables en un rien de temps de le déchiqueter en lambeaux ou de faire voler sa tête à l'autre bout de la clairière. Mais, une nuit, celles d'après et d'après encore, Orphée devina enfin derrière elles la présence apaisante d'Eurydice. Elle l'appelait, sans reproche, agitant seulement avec douceur la main droite et le bracelet de feuilles à son poignet. Il aurait tout donné pour prolonger son rêve et être sûr qu'elle entendait sa promesse : «Jamais l'eau du Pénée ne remontera vers sa source. Jamais...»

Au petit matin, il s'éveillait sans peur.

Quelle angoisse aurait-il pu ressentir : il ne retirait de ses cauchemars que l'étrange douceur de la perspective de rejoindre Eurydice. Il n'aurait plus besoin cette fois de supplier Charon pour embarquer sur le Styx. Il attendrait dans la longue file des âmes. Mais pour

une traversée sans retour. Il serait mort. Et Hermès lui tendrait la main comme à n'importe quel voyageur de l'au-delà afin de l'aider à franchir la vase du marais. Avec plus de sollicitude peut-être, en souvenir de leur expédition précédente.

*
* *

Des rêves annonciateurs de sa mort prochaine? Ou des rêves trompeurs? La question l'assaillait dès son réveil. Elle revenait parfois sous d'autres formes. « Des songes vrais, sortis par la porte d'ivoire? apportés par le petit qui a cligné de l'œil à mon passage près de l'orme? »

Orphée comprit vite qu'il n'aurait la réponse qu'en laissant la suite se dérouler.

Et, quand le premier jour de l'hiver se leva dans le ciel blanc de Pimpleia, quand Orphée vit déferler sur la rive la troupe des femmes et briller dans leurs mains les tranchants des sarcloirs, des haches, il les attendit en souriant.

Il était prêt.

Au fur et à mesure qu'elles marchaient vers lui, les arbres se chargèrent d'une humidité poisseuse, le sol ne fut plus que boue. La lumière se voila, en prenant une couleur grise indéfinissable. « Comme dans la maison des morts » se murmura à lui-même Orphée. Dans ses yeux se bousculèrent les images des plages des Sirènes, les visages de Cerbère et de Charon, le sourire de Perséphone assise dans son champ d'asphodèles et la silhouette d'Eurydice sortant du bois sombre, un bras tendu vers lui.

« Les visions en accéléré qui précèdent l'instant de la mort, pensa-t-il très vite, sans arriver pourtant à faire taire la question qui grésillait sourdement dans ses tempes. Au pays sans soleil, y avait-il vraiment une région de lumière et de paix ? Est-ce que deux ombres immatérielles pouvaient encore s'y embrasser et s'y aimer ? »